

## Shahla Bahrami et ses enfants agonisants

Suzanne Richard

Numéro 119, été 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41442ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

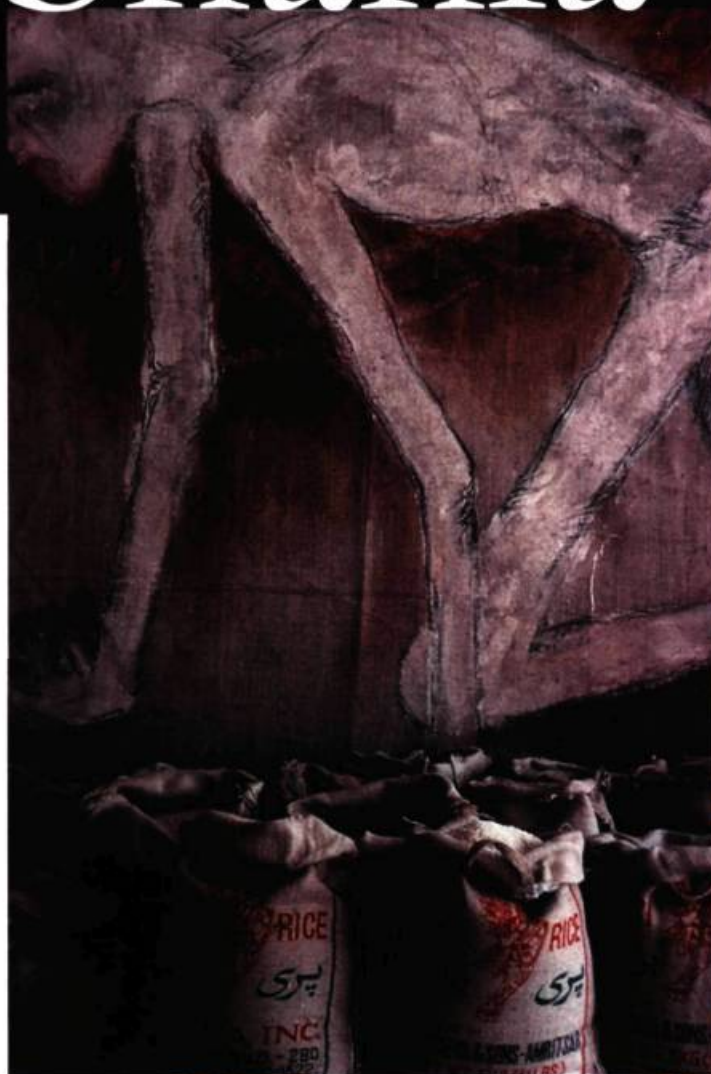
Richard, S. (2003). Shahla Bahrami et ses enfants agonisants. *Liaison*, (119), 28–28.



# Shahla Bahrami

## et ses enfants agonisants

Suzanne Richard



métaphore de l'innocence et de l'impuissance —, plus grands que nature, s'immisçaient de façon troublante, à la manière de spectres, dans le confort de nos modes de vie, venaient troubler le repos que procure l'oubli. Cela dit, notre propos ne vise pas ce lieu, le bar ou le théâtre ; ce contexte évoque simplement la consommation en général et rappelle le côté favorisé de la balance.

Encore une fois, l'artiste a su créer une œuvre percutante par l'enchevêtrement d'éléments réduits à l'essentiel. Elle intègre dans un ensemble tout juste ce qu'il faut pour révéler une part de vérité, sans fioriture et sans voie de sortie. La touche et les traits fébriles incarnent les émotions de l'artiste. Et, comme le rôle de la publicité, cette œuvre livre son propos de façon claire et instantané. Trois éléments, les corps, la couleur et le support de jute, suffisent à rappeler cette souffrance que l'on préfère voir, naturellement, à la manière de M. Magoo (affligé de sa quasi-cécité).

À lui seul, le support rappelait le linceul et le sac dans lequel on achemine l'aide humanitaire. Tachés de sang, des poèmes persans anciens apparaissaient selon la tradition iranienne, comme des éclaboussures traitant de violence et de pauvreté. Le proverbe « Plus ça change, plus c'est pareil » semble encore une fois triompher. Même la composition des personnages en dit autant : elle forme un  $\infty$ , symbole de l'infini, pour à la fois contrebalancer la fatalité et la mettre en évidence. Par la disposition des toiles, un rapport se crée entre la verticalité de chacune d'elles et le format horizontal constitué par l'ensemble. À chaque extrémité, un personnage, accroupi dans un cas et à quatre pattes dans l'autre, pointe sa tête vers l'intérieur, accentuant l'horizontale attribuable à la mort.

Enfin, les portes s'ouvrirent sur les sièges payés d'avance, et le public s'engouffra dans l'aire théâtrale, pour jouir du jeu des acteurs. Le moment était venu de se détourner de cette souffrance préoccupante, question de se tourner vers d'autres occupations. Mais cette exposition, montée de toutes pièces il y a quelques années et brûlante d'actualité, reviendra de temps en temps nous hanter, nous donner la chair de poule. Les enfants réapparaîtront par surprise, comme la première fois, et pèseront de tout leur poids sur notre conscience alors éveillée. Peut-être qu'ainsi leur image, ajoutée à d'autres, nous incitera à faire quelques efforts, ne serait-ce qu'en modérant un peu nos transports. Car, comme l'artiste le démontre, il suffit de rassembler de petites choses pour en provoquer de bien grandes. ●

PRÉSENCE INCONGRUE AU BAR de La Nouvelle Scène : treize corps d'enfants nus, maigres jusqu'à la transparence, semblaient à la fois morts et vivants. Dépouillés de tout en ce lieu de consommation, ils agonisaient pendant que le visiteur les regardait, attendant le moment de goûter le luxe du théâtre ou je ne sais quoi. Certains enfants étendus au sol s'étaient reculés pour mourir comme des chiens, dans l'ombre du second plan. D'autres se tenaient miraculeusement debout, malgré leur état de faiblesse extrême, en face du spectateur assis bien tranquille, breuvage et cigarette à la main. Leurs bouches, grandes ouvertes comme des néants, rappelaient le vide accumulé par la faim et semblaient laisser échapper des cris suspendus de souffrance, créant peut-être un certain malaise pour le visiteur comparativement repu.

Artiste engagée de l'Outaouais d'origine iranienne, Shahla Bahrami frappe aux portes de notre conscience, dénonce les atrocités du pouvoir au nom de la liberté. Elle présentait, du 19 au 28 février 2003, *Ce fut comme passer de vie à trépas*, exposition de cinq toiles gigantesques, dont les enfants —